

Le colporteur

Jean-Yves Loude

Number 62, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5222ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Loude, J.-Y. (2002). Le colporteur. *Brèves littéraires*, (62), 52–56.

JEAN-YVES LOUDE

Le colporteur

J'étais colporteur dans une vie antérieure. Je vendais dans les villages les plus reculés des nouvelles du monde. J'avais une sacoche en cuir noir et dedans une écritoire, des plumes sergent-major, des bouteilles d'encre de plusieurs couleurs, une collection de buvards et une machine à imprimer des tickets. Des tickets pour les auditeurs. Je décidais que des nouvelles valaient plus cher que d'autres ; je décrétais que les informations sur la politique intérieure auraient un prix élevé car l'intolérance gagnait le pays et il me coûtait d'en parler de manière détachée, sans prendre parti, selon la stricte objectivité attendue d'un colporteur. Or ce qui coûte a un prix qui se répercute sur le consommateur, c'est normal. Je vendais bien meilleur marché les nouvelles arrivées de l'étranger, de Madras ou de Bobo Dioulasso, de Thulé ou de Tasmanie, car ces nouvelles ouvraient l'horizon à tous ces pauvres gens qu'une naissance paysanne et montagnarde avait disséminés dans des vals sans lumière, accrochés à des versants insoupçonnables, oubliés des villes frénétiques.

Le premier jour, je quittais de bonne heure un centre urbain, Chambéry ou Tulle, Mende ou Pontarlier, pour une tournée d'une semaine. J'étais colporteur hebdomadaire, plus versé dans l'analyse des grandes agitations du monde que dans l'épluchage des faits

quotidiens du divers. Je prenais la route en piéton intrépide, sûr d'être attendu, bien reçu, choyé parfois, récompensé souvent, moins pour la nature de la nouvelle, horrible parfois, inconfortable souvent, mais pour la manière - toute mienne - de l'assener. Tambour battant ou caressant ma mandoline. J'avais, accrochés à mon dos, toutes sortes d'instruments dont les cordes et les peaux frémissaient à chacun de mes pas engagés dans cette mission sans faille d'informer. La route passait par des cols pierreux ou enneigés. Je distribuais avec un luxe de détails des nouvelles des colonies à des bergers rudes mais avides qui vivaient sous des huttes de pierre pleines d'odeurs de lait et de fumée. La société en ce temps n'en était pas encore à s'offusquer des cruautés causées par l'avancée de la civilisation nordique en Afrique, mais ces hommes habitués aux dures servitudes perdaient leur calme à l'annonce du nombre de vies indigènes dévorées par la construction du train transcontinental franchissant marais côtiers et forêts équatoriales. Au nom du droit de réponse, ils me laissaient le soin d'adresser un courrier d'indignation au ministre de tutelle pour souhaiter une amélioration du sort de ces bras, dos, échine noirs, de ces frères de labeur que l'éloignement et l'absence d'éducation les empêchaient d'imaginer vraiment.

Dans les chaumières où des yeux de colombes m'épiaient, rivalisant d'ardeur avec les braises de la cheminée, j'adressais des nouvelles pathétiques destinées aux prises de conscience. Nouvelles d'émigrations forcées, de destins contraints à la fuite par l'absurdité des hommes. Des nouvelles de peuples raziés, de minorités opprimées, de cultures prohibées.

Je décrivais les routes d'exil grouillantes, semblables aux colonnes de fourmis accablées, longues lignes de points noirs se bousculant pour avancer. Et je disais : « Par-dessus les têtes d'épingle des humains négligeables, imaginez le regard scrutateur de l'aviateur en service commandé prêt à lâcher le produit de sa bombe insecticide. Au-dessus de la carlingue, se peut-il que le regard de Dieu ne pèse pas sur la nuque de l'aviateur, l'ange exterminateur ? » Je prédisais : « Sur la route de l'exode, il n'y a que les morts à ne plus être en danger. Pas de bonheur pour ceux qui l'empruntent, pas de sourires d'accueil au bout du chemin, pas de portiques fleuris pour annoncer le dernier kilomètre avant la terre promise. La route de l'exode est presque toujours en crue. Quand le malheur sort de son lit, c'est un flot de vies qui déferle sur l'asphalte. La route le guide jusqu'à l'estuaire. Et là, dans le grand océan où tout naît et s'achève, les eaux roulent les clameurs d'incompréhension, les vagues brassent aussi bien les prières dévotes que les imprécations. L'humanité a beau rager, tout se résout dans le ventre mou de la divine mer. Et la pluie, outil de quelque volonté insaisissable, s'en va semer à gros nuages sur tous les amonts des paquets de nouvelles vies qui finiront toutes par glisser jusqu'à l'embouchure du grand toboggan de l'existence. Plouf, mes amis, plouf !

« C'est une nouvelle que je vous livre pour un franc symbolique, car elle n'est pas fraîche, mais elle n'est pas avariée non plus, elle tient la route, cette nouvelle-là, stable et entêtée. Et si vous y tenez, pour un billet de plus, du montant de votre choix, je vous prédis le temps qu'il fera l'an prochain... »

Car je vends aussi des nouvelles météorologiques. Je sonne aux portes et, tambour tapant, j'annonce l'orage ou je rassure les moissonneurs, je préviens les gens des Alpes que le temps se gâte sur Moscou sans conséquence aucune pour les alpages du Beaufortin. En général, cette nouvelle me vaut une prime, mais je n'abuse pas d'informations optimistes, elles ont le don de conforter les auditeurs sur la chance qui accable leur périmètre vital et de détourner leur attention du sort des démunis. Je continue ma route. Et là dans un hameau fleuri, au bord d'un cours d'eau claire, j'annonce la montée du terrorisme, la faillite des Nations Unies, l'impérialisme de la pensée hollywoodienne, les limites du monothéisme informatique, que sais-je encore, la disparition des propriétés gustatives des enfants à force de mauvais traitements du palais. Il m'arrive d'être écouté, puis pris à parti, battu, chassé à coups de pieds sans être payé, mais gratifié d'insultes, de noms d'oiseaux sombres, marchand de merde, colporteur d'augures nuisibles, pyromane de la tranquillité. Des hommes costauds et des femmes déterminées me saisissent par les épaules et les mollets et, gaillardement, me jettent à la route comme un passager clandestin est balancé à la flotte.

Parfois aussi, on me demande d'échanger une nouvelle ancienne contre une récente. J'opère la reprise quand je constate que la nouvelle laissée en passant, des semaines auparavant, fait des ravages dans les cerveaux des auditeurs, dévaste la joie de vivre comme un orage de grêle ruine un jardin. Je consens un rabais sur les nouveaux communiqués et développe un aspect moins traumatisant de l'expérience

sur terre. J'évoque par exemple un traité de paix en passe d'être signé après deux siècles de négociations et l'enterrement de la neuf cent dix millièame victime. Les auditeurs réunis au café vident leur verre à l'énoncé de cette résolution, s'abonnent à un service de nouvelles exclusivement réjouissantes que je m'engage à trier, et ils me souhaitent bonne route... Jusqu'à la prochaine fois, s'il y en a une, je préviens, s'il y en a une... Car la route est incertaine, je peux me faire rançonner, arracher les nouvelles, crever mon tambour. Mais ma vie passe après mon devoir : les nouvelles d'abord par tous les temps, malgré les intempéries, colporteur sans frontières, au service d'une humanité censée s'interroger !